REDACTION
49 Avenue Howard, Edmonton
Ce journal est publié tous les jeudis par la "Compagnie de Publication du Courrier de l'Ouest, Ltée."
Abonnement annuel:
Canada $1.00
Etats-Unis 1.50
Europe . . . . 10 frs.

LE COURRIER DE L'OUEST

TARIF DE LA PUBLICITE
Toutes les communications concernant la publicité et la rédaction doivent être adressées Boite postale 98. Tél. 1675 Edmonton
Les taux d'insertion d'annonces sont envoyés sur demande.

NUMERO 44. — EDMONTON, JEUDI, 7 AOUT 1913. — FONDE EN 1905.

L'Union entre Québec et l'Alberta

Mgr Roy et M. Adjutor Rivard sont applaudis avec enthousiasme lorsqu'ils parlent du ralliement national des Canadiens-francais

Une soirée mémorable

Ainsi que nous l'annoncions dans notre dernier numéro, nous avions dimanche l'honneur de posséder au milieu de nous trois de nos compatriotes les plus distingués de province de Québec; nous avons nommé Mgr Roy, coadjuteur de Mgr Bégin, archevêque de Québec, et président du Comité Permanent du Congrès de la Langue Française; M. Adjutor Rivard, secrétaire du même comité, et M. l'abbé Huot, journaliste de talent.

Mgr Roy et ses deux compagnons arrivèrent à Edmonton dimanche matin, venant de Régina, où ils prirent une part active à la Convention française de la Saskathewan.

Mgr Roy avait bien voulu accepter de prononcer le sermon à l'église de l'Immaculée Conception.

Un grand nombre de fidèles d'Edmonton désireux d'entendre Sa Grandeur remplissaient la nef trop étroite de l'église paroissiale de l'Est. La messe fut célébrée par M. l'abbé Huot. L'orgue était tenu par M. Gustave Gagnon, organiste de la cathédrale de Québec.

Mgr Roy prit pour sujet de son sermon l'importance de conserver notre langue française si douce et si pure pour conserver notre foi catholique. Sa Grandeur sut trouver des accents pleins d'émotion et son sermon produisit une forte impression sur les fidèles.

A midi un dîner réunissait au presbytère un grand nombre de prêtres aux côtés de Mgr Roy et du curé de la paroisse, M. l'abbé Ouellette.

L'assemblée publique

Bien que l'assemblée publique, annoncée pour le dimanche soir, eut été improvisée en quelques heures, ce fut, nous ne craignons pas de le dire, une des manifestations françaises ayant remporté le plus vif succès dont nous ayons encore été témoins à Edmonton.

Dès que la nouvelle de l'arrivée de Mgr Roy et de M. Adjutor Rivard fut connue, les groupes de St-Albert, Morinville et de toutes les paroisses environnantes furent prévenus par téléphone et un grand nombre de nos compatriotes de ces localités vinrent se joindre aux Canadiens-français d'Edmonton.

Il n'est pas exagéré de dire que six cents personnes se pressaient dans la salle des fêtes de l'Ecole Séparée de la Troisième rue lorsque les invités d'honneur firent leur entrée vers neuf heures.

Cet empressement à répondre à l'invitation du Comité de la Société du Parler Français d'Alberta est symptômatique; il montre combien nos compatriotes comprennent l'importance du mouvement de ralliement entrepris par Québec avec le concours des groupes francais disséminés dans les provinces de langue anglaise du Dominion. Il importe en effet de ne pas se méprendre sur la signification exacte de l'enthousiaste réponse faite aux organisateurs de la réception de dimanche dernier. Nos compatriotes n'ont pas obéi uniquement au désir d'applaudir des discours patriotiques en se rendant à la salle de la Troisième; ils ont surtout voulu exprimer par leur présence tout l'intérêt qu'ils attachent au programme développé lors du Congrès de Québec.

A leur arrivée dans la salle de la réunion, Mgr Roy, M. A. Rivard et M. l'abbé Huot sont l'objet d'une ovation frénétique; l'émotion est unanime et nous reporte aux séances inoubliables de nos précédentes conventions. Puis les invités d'honneur prennent place sur l'estrade, en compagnie de MM. P. Ed. Lessard, W. Gariépy et J. L. Côté, députés.

M. W. Gariépy, qui occupe le fauteuil présidentiel, s'acquitte avec son talent habituel du devoir de présentation qui lui incombe. Le député de Beaver River, que nos compatriotes ont eu fréquemment l'occasion d'applaudir comme orateur de nos réunions nationales, a prononcé dimanche un discours qui demeurera sans aucun doute comme l'un des meilleurs de sa carrière publique. M. Wilfrid Gariépy a su trouver les termes exacts pour définir le talent de chacun des orateurs distingués de la soirée.

Il évoqua avec un charme qui séduisit tout le monde le souvenir des pionniers disparus, Mgr Grandin, M. l'abbé Morin, etc., il donna la note juste en faisant ressortir l'oeuvre excellente des hommes encore jeunes qui ont créé de toutes pièces l'organisation française si précieuse par les résultats déjà acquis et par ceux que nous ne manquerons de recueillir dans un avenir prochain. M. W. Gariépy fit applaudir vivement les noms de M. Geo. Roy, de l'hon. P. Ed. Lessard, de M. l'abbé Ouellette, etc. L'orateur parla ensuite de la coopération de Québec à l'oeuvre de préservation de la langue française entreprise par les groupes de l'Ouest. Il se félicita de ce que l'animosité de nos compatriotes de Québec à l'endroit de la colonisation des prairies ait fait place à une compréhension plus rationnelle de l'avenir de l'Alberta et de la Saskatchewan françaises.

Le discours de M. Gariépy fut salué à de nombreuses reprises par les applaudissements répétés; ce fut un beau succès pour l'actif et dévoué président de la Société du Parler Français d'Alberta.

Monseigneur P. E. Roy

Mgr P. E. Roy prit ensuite la parole. Le président du Comité du Congrès de Québec se plut à saluer dans les membres de la Société du Parler Français d'Alberta des ouvriers de l'Idée française, comme il est rare d'en trouver sur le continent de l'Amérique du Nord. Le groupe français d'Alberta a, en province de Québec, la réputation d'être le plus actif du Dominion. C'est d'Edmonton que fut lancée l'idée de grouper les Canadiens-français des provinces de l'Ouest en conventions annuelles et cette innovation intelligente vaudra au groupe d'Alberta la reconnaissance impérissable de tous ceux qui s'occupent de la survie de la race française en Amérique.

Monseigneur Roy connaissait cette réputation d'activité et de dévouement en venant à Edmonton. Le plus beau compliment qu'il puisse faire aux Canadiens-français d'Edmonton c'est qu'il n'a pas éprouvé la moindre désillusion. Il trouve admirable que dans un laps de temps aussi court les nôtres aient pu se réunir aussi nombreux pour venir écouter la parole française. En présence d'un tel état de choses on a le devoir de faire preuve de l'optimisme le plus robuste. Mgr Roy explique pourquoi la province de Québec a été lente à se rallier à l'idée de l'immigration française dans l'Ouest.

Il n'y a pas à se dissimuler que la situation des nôtres dans les prairies était précaire, il y a quelques années. L'énergie dont a fait preuve le groupe d'Alberta a suffi à dissiper toute angoisse.

Mais, et l'orateur insiste sur ce point, il faut unir solidement au vieux rocher de Québec les groupes épars dans les provinces anglaises du Dominion. Nous ne serons forts que si l'Union la plus étroite existe entre tous les gens de la même race.

Ces paroles de Mgr Roy, qui font allusion sans doute au Grand Ralliement français, dont l'idée doit être lancée de Québec en septembre prochain, soulèvent de vifs applaudissements. Toute l'assistance tient à manifester par là combien cette idée de Ralliement, de solidarité étroite avec Québec tient au coeur des Canadiens-français d'Alberta.

Lorsque Monseigneur reprend son siège la salle lui fait une magnifique ovation.

M. Adjutor Rivard

Les applaudissements qui ont salué la vibrante péroraison du discours de Mgr Roy se sont à peine calmés, qu'ils reprennent de nouveau pour faire fête à M. Adjutor Rivard, le dévoué secrétaire du Comité Permanent du Congrès de la Langue française de Québec.

On sait que depuis de nombreuses années, M. A. Rivard se dévoue à la cause du Parler Français au Canada, et que le Congrès de Québec n'a été que le couronnement admirable de ses efforts inlassables pour préserver le parler de nos ancêtres. En entendant les applaudissements répétés qui ont salué son nom, dimanche soir, M. Adjutor Rivard a dû être profondément ému de comprendre à quel point son oeuvre est appréciée ici. Les Canadiens-français, éloignés du berceau de la race, comprennent plus vivement, sentent mieux pourrait-on dire, à quels besoins immédiats répondent les initiatives, en faveur de la préservation de la langue et du maintien de la nationalité, prises par Québec. De là vient leur désir de manifester leur reconnaissance à ceux qu'ils croient représenter l'âme dirigeante de ces mouvements patriotiques.

M. Ad. Rivard et ses compagnons avaient le choix entre une excursion aux rivages merveilleux du Pacifique et un voyage à Edmonton, où ils devaient rencontrer les représentants du groupe français d'Alberta. Aucun de nos visiteurs n'a eu la moindre hésitation. Le pittoresque d'un voyage en Colombie s'effaça devant la visite à des frères qui puisent leur inspiration à la devise de Québec! Et pas un ne regrette d'avoir pris une telle décision.

M. A. Rivard déclare que depuis Régina il marche de surprises en surprises: après Régina où la convention obtint un vif succès, c'est Edmonton; ce sont là deux étapes inoubliables de son voyage dans l'Ouest.

L'orateur eut une envolée superbe lorsqu'il salua dans les Canadiens-français d'Alberta si fermement atachés à toutes leurs traditions, les descendants des premiers pionniers canadiens, soldats laboureurs et coureurs des bois.

La Providence a fait preuve d'un jugement admirable en permettant la création d'une France au nord de l'Amérique. Ce continent a bénéficié en effet du jugement solide et de la ténacité de l'anglo-saxon, de l'humour et de la finesse de l'Irlandais, du caractère pratique de l'Allemand; mais tout cela ne serait rien sans le complément merveilleux apporté par la France: hospitalité bourguignonne, douceur angevine, foi bretonne, finesse normande! L'auditoire fait à M. A. Rivard une ovation qui tourne au délire; la salle toute entière debout applaudit avec frénésie pendant plusieurs minutes.

Ce beau succès de M. Rivard se renouvellera un peu plus tard lorsque, à la demande de M. Gariépy, le sympathique secrétaire du Comité permanent, qui est un diseur de talent, déclamera "Le Chapeau", puis en rappel "La mouche."

M. l'abbé Huot est le dernier orateur; après des deux discours vibrants de ses compagnons, M. l'abbé Huot s'est acquitté de sa tâche écrasante par une allocution spirituelle qui lui valut un joli succès personnel.

MM. Gustave Gagnon et Nap. Laliberté ont droit aux remerciements de tous pour le talent qu'ils ont mis le premier, à tenir le piano, et le deuxième à interpréter deux chansons patriotiques.

La soirée se termina par quelques paroles que prononça M. Gariépy pour offrir aux orateurs les remerciements de l'auditoire.

Le premier blé moissonné

Un champ de blé Marquis d'une étendue de 18 acres, dépendant de l'asile d'aliénés de Brandon, Manitoba, a été moissonné samedi dernier, 2 août. C'est le premier blé moissonné de tout l'Ouest canadien.

Le feu ravage Athabasca

Un incendie désastreux détruit tout un quartier d'Athabasca Landing. — Les pertes sont évaluées à plus de $500,000.

Le total des assurances est de $74,000.

Athabasca Landing, 5—La plus grande partie du quartier des affaires est en feu; on craint que le vent s'élevant, la ville entière ne devienne la proie des flammes. L'absence de tout service d'eau rend très difficile la lutte contre le fléau.

Le feu s'est déclaré ce matin à 2 h. 30 à l'arrière de l'hôtel Grand Union. Les flammes firent de suite de rapides progrès et avant que les habitants aient pu aviser aux mesures à prendre tout le côté est de l'Avenue Strathcona, la rue principale, était en feu.

L'installation du service d'eau à Athabasca devait être terminé dans un mois, en l'absence de ce service, les primes d'assurances étaient fort élevées; ce qui a pour conséquence que beaucoup d'édifices détruits n'étaient assurés que pour une somme relativement faible.

Les deux hôtels et trente maisons de commerce ne sont plus qu'un amas de ruines. Plus, de deux cents personnes sont sans abri.

Athabasca, 6 — On est maître du feu depuis quelques heures mais des flammes font encore rage dans les ruines. Les dégâts s'élèvent à plus de $500,000 et le total des assurances atteint $74,000: parmi les personnes subissant les pertes les plus importantes on cite M. Isaie Gagnon; M. Gagnon possédait six des édifices détruits, leur valeur totale était de $200,000.

Ce désastre ne semble pas avoir abattu l'énergie des hommes d'affaires d'Athabasca: la plupart des commerçants ont déjà commandé télégraphiquement des marchandises nouvelles et l'on attend que les décombres soient refroidis pour faire reconstruire les édifices détruits.

On ne signale aucun accident de personne, bien qu'à l'heure où le feu éclata les hôtels fussent pleins de voyageurs; tous parvinrent à s'échapper en costumes sommaires.

Des magasins provisoires ont été ouverts par les commerçants dès le lendemain de la catastrophe.

Un comité de secours a été formé pour venir en aide aux personnes nécessiteuses.

Moins de deux heures après que l'on se fut rendu maître du feu un chargement de bois arrivait sur place pour la reconstruction de l'édifice de la banque du commerce.

A TRAVERS L'OUEST

Les "Stars and Stripes"

Il y a quelques jours, lors d'une sortie de la milice de Saskatoon, une jeune fille qui passait en automobile agita un drapeau américain devant l'un des musiciens; celui-ci se saisit du drapeau, le piétina et tout le régiment marcha sur les "Stars and Stripes."

Le musicien dut immédiatement quitter les rangs sur l'ordre de l'officier commandant et il fut rayé des cadres de la milice sur son refus de faire des excuses.

Tous les camarades du musicien révoqué menacent de donner leur démission en corps si celui-ci n'est pas réintégré dans la milice sans conditions.

L'affaire fait un bruit énorme à Saskatoon.

Les fumeries d'opium dans l'Ouest

Il ne se passe pas de semaine sans que la police des grandes villes de l'ouest canadien fasse des descentes dans des maisons où les Chinois se livrent à la passion de l'opium.

Dimanche, la police d'Edmonton opérait dans une maison de la rue Rice, et arrêtait dix-huit Chinois joueurs et fumeurs d'opium.

L'immigration plus abondante que jamais

Les statistiques du service canadien d'immigration indiquent que durant les mois d'avril, mai et juin 1913, il est arrivé au Canada 210,206 colons; durant la période correspondante de 1912, le Canada en a reçu 175,316. L'augmentation pour cette année est donc de 34,860, soit près de 25 pour cent.

En avril, mai et juin 1912, il était arrivé d'Angleterre 69,919 colons; cette année le chiffre a été porté à 83,350.

L'immigration des Etats-Unis au Canada passe de 53,143 à 41,998, soit une diminution appréciable sur l'an dernier.

L'immigration des autres pays passe de 52,2084 à 80,903, soit une augmentation de 28,819.

Le pèlerinage au Lac Ste Anne

Un appel à la générosité des dévots à Ste-Anne pour la construction d'un plus grand sanctuaire.

Le pèlerinage de Ste-Anne a eu cette année un succès vraiment extraordinaire. Le temps fut splendide, l'affluence des pèlerins fut plus considérable que jamais, on estime leur nombre à plus de 1500, venus de tous côtés pour honorer Ste-Anne, la remercier des faveurs obtenues, et lui demander de nouvelles grâces. Le clergé était bien représenté: le Rév. Ch. Okhuysen, curé de Ste-Emérence, les RR. PP. Beaudry, Lizée, Cozanet, LeBré, LeBris, Portier.

La veille au soir, les confessions continuèrent bien avant dans la nuit. Le matin de la fête, de 5 hrs à 8 hrs les pèlerins se succédèrent à la Table Sainte au nombre de 700. Une première grand'messe fut chantée à 8 hrs par le R. P. Lizée, et le R. P. Beaudry donna le sermon en langue crise. A 10 hrs., le R. P. Lebris chantait la seconde grand'messe pendant laquelle le R. P. Cozanet et le Rév. M. Okhuysen donnèrent, l'un en francais, l'autre en anglais, des sermons très appréciés. Malheureusement pour ces offices publics, le vieux sanctuaire est bien trop petit, et le plus grand nombre des pèlerins ne put y rentrer. Dans l'après-midi, pendant près de deux heures, les pèlerins se succédaient dans l'église pour vénérer la relique de Ste-Anne, et le soir une procession au St-Sacrement couronnait cette belle journée: la bénédiction fut donnée du parvis de l'église.

Parmi les pèlerins de cette année, une mention spéciale doit être faite de la miraculée qui, il y a quelques années laissait à la Table Sainte ses béquilles qu'une guérison instantanée rendait inutiles; perdue dans la foule, cette personne venait rendre grâces à Ste-Anne. Beaucoup d'autres sont venus aussi pour dire merci à Notre Bonne Grand'Mere. En voici un autre exemple:

Un homme, privé pendant quelque temps de l'usage de ses jambes par suite d'une maladie, promet à Ste-Anne d'aller la prier s'il recouvre la santé et les forces perdues. Cet homme était à Ste-Anne cette année et remettait ses béquilles au directeur de la mission comme ex-voto de sa guérison.

Ces faveurs et bien d'autres que l'on pourrait citer, attestent hautement que notre pèlerinage est agréable à Ste-Anne, et il est certain que les pèlerins viendront de plus en plus nombreux chaque année implorer la protection de notre grande sainte; puis les communications devenant plus faciles, ce sera par milliers que ces pèlerins accourront chaque été se presser autour de la première chapelle catholique du Nord-Ouest, autour de la chapelle de Ste-Anne. Aussi on se demande si le temps n'est pas venu de penser à élever un temple digne de la grande thaumaturge sur les bords du beau lac qui porte son nom. Les prédicateurs du dernier pèlerinage ont lancé un appel chaleureux auquel les pèlerins présents ont déjà répondu généreusement. Cet appel, on l'envoie aujourd'hui à tous les coins de l'Alberta, de la Saskatchewan, de l'Athabaska; la confiance que l'on met dans la piété et la reconnaissance des catholiques du Nord-Ouest ne sera pas trompée: dans chaque paroisse ou mission, les Dames de Ste-Anne en particulier, et en général tous les dévôts à Ste-Anne voudront se faire les apôtres de cette grande oeuvre. Les offrandes pourront être envoyées au R. P. Portier au Lac Ste-Anne, Alta.

NOUVELLES DE PARTOUT

LA MAJORITE DE L'HON. A. G. MACKAY ATTEINDRA 200

Athabasca, 6 — Les résultats du bureau de vote de Fort Vermilion viennent d'être connus; les voici:

Hon. A. G. Mackay	50
J. H. Woods	17
Majorité libérale . . .	33

On connait les [illegible] de 11 bureaux de vote s[illegible] 12 compris dans toute l'étendue du comté. Ces 11 bureaux donnent au candidat libéral, l'hon. A. G. Mackay, une majorité de 188. Le bureau de vote, dont les résultats restent à connaitre, est celui de Fort Mc-Murray. La majorité libérale définitive sera d'environ 200 voix.

L'Angleterre et l'Allemagne ont refusé de prendre part à l'exposition Panama-Pacifique. Ce refus doit être attribué à l'attitude prise par les Etats-Unis en ce qui concerne les droits à payer pour le trafic futur du canal.

Le président des Etats-Unis refuse de reconnaître le gouvernement Huerta au Mexique, alléguant que sa reconnaissance serait une prime à la révolution.

Des alpinistes américains viennent d'accomplir l'ascension du Mont Robson. L'altitude de ce pic, situé dans le col de la Tête Jaune, est de 13,070 pieds.

Le Duc et la Duchesse de Connaught s'embarqueront le 17 octobre à Liverpool pour revenir au Canada.

Les céréales ont une apparence superbe dans tout l'Ouest; les moissons seront générales dans trois semaines. La récolte promet un rendement supérieur à celui de l'an dernier.

Le français, officiel en Angleterre

On ignore peut-être que le français, le vieux francais, reste la langue usitée dans certaines proclamations royales en Angleterre. Ainsi, lorsque le 'King's Assent,' l'assentiment du Roi, est donné devant le trône, à la "Painted Chamber," le clerk s'écrie, dans la langue de nos pères:

—Le Roy le veut.

De même, si le bill qu'il s'agit d'approuver est un "money-bill," le clerk ajoute, après une profonde révérence:

—Le Roy remercie ses bons sujets, accepte leur benévolence, et ainsi le veult.

Il n'est pas jusqu'à la fameuse proclamation d'avènement au trône, faite du haut des marches du Stock-Exchange, qui ne soit précédée de l'appel traditionnel des hérauts français au temps jadis:

—Oyez! oyez! oyez!

Hélas! le temps a défiguré ce vieux mot du pays français. Et aujourd'hui, le héraut anglais, flegmatique, crie trois fois au peuple:

—Oh! yes! oh! yes! oh! yes!

UNE LAITERIE GEANTE A WINNIPEG

Une dépêche de Winnipeg annonce que l'on termine actuellement l'installation de la ferme laitière la plus considérable du continent, qui sera située à Headingly, un faubourg de cette ville. Elle comptera 2,500 têtes de bétail, dont 1,500 donneront une production totale de 2,000,000 de gallons de lait et de crème par année.

Comme Minneapolis et St-Paul fournissent à Winnipeg pour plus de $500,000 de lait chaque année, on croit que la production de la ferme locale ne rendra plus l'importation nécessaire.

La Compagnie qui s'occupe de cette entreprise vient d'acheter 2,400 acres de terre sur la rive sud de la rivière Assiniboine.

UN BANQUET EN L'HONNEUR DE MGR ROY ET DE M. A. RIVARD

Lundi soir un banquet de soixante couverts réunissait à l'hôtel Corona l'élite de la société canadienne-française et française d'Edmonton, désireuse de fêter, avant leur départ pour Québec, nos visiteurs distingués, Mgr P. E. Roy et M. Adjutor Rivard.

Le banquet, servi avec luxe, eut lieu sous la présidence de M. Wilfrid Gariépy, président de la Société du Parler Français d'Alberta, ayant à sa droite Mgr Roy et à sa gauche M. Adjutor Rivard.

Au champagne, M. Wilfrid Gariépy se leva et en quelques phrases vibrantes, se fit l'interprète des Canadiens-français d'Edmonton, pour remercier les distingués président et secrétaire du Comité Permanent du Congrès de Québec pour le réconfort que leur a apporté leur parole patriotique et autorisée. M. Gariépy lève son verre et propose que tous les convives portent la santé des invités d'honneur du banquet.

On se rend avec entrain à cette invitation.

Mgr Roy se déclare extrêmement touché des marques de sympathie dont ses compagnons et lui ont été l'objet depuis leur arrivée à Edmonton. C'est une douceur indicible de retrouver aussi loin de la province de Québec des coeurs français qui battent avec tant d'unisson lorsque l'on évoque les souvenirs patriotiques.

Mgr Roy emporte d'Alberta une foi plus forte que jamais dans la survivance de notre race; l'exemple des Canadiens-français de cette province est pour lui une haute et salutaire leçon et désormais, lorsque l'on parlera devant lui de l'attachement inaltérable aux traditions françaises, il aura un exemple émouvant à donner.

M. Adjutor Rivard emporte lui aussi une reconnaissance impérissable de la réception qui lui a été faite à Edmonton, jamais encore il ne s'était senti entouré d'une si chaude affection, l'attention dont Mgr Roy, M. l'abbé Huot et lui-même ont été entourés est plus que de la sympathie banale que l'on témoigne envers des compatriotes de passage.

M. Rivard fait la juste part de ce qui revient à son humble personnalité, il comprend que l'on fête surtout en lui l'un des représentants de l'organisation française du Canada: il offre de faire tout ce qui lui sera possible pour resserrer les liens entre la province-mère et les associations françaises d'Alberta; le mouvement de rapprochement entre Québec et les Canadiens-français de l'Ouest doit être maintenu et accéléré.

M. A. Rivard regrette de ne pas trouver des mots assez éloquents pour exprimer son émotion de trouver un patriotisme aussi ardent chez des nationaux séparés des leurs par une si grande distance et isolés au milieu de gens parlant une autre langue et professant une autre foi.

M. Ad. Rivard ne trouve rien de mieux que de suivre le conseil du vieil adage: Que la bouche garde le silence pour laisser parler le coeur.

Le Révérend Père Tourangeau prend ensuite la parole; il parle avec enthousiasme de l'Ouest vers lequel il a dirigé bien des jeunes gens, en particulier M. Wilfrid Gariépy, président de la Société du Parler Français d'Alberta et député du Comté de la Rivière Castor. Le R. P. Tourangeau est fier de constater combien ses conseils ont porté des fruits admirables.

Le R. P. Hudon, S.J., supérieur du Collège des Jésuites d'Edmonton, parle avec amour de son rôle d'éducateur de la jeunesse.

Les conseils donnés par Mgr Roy seront suivis fidèlement pour former le caractère des jeunes gens qui seront confiés aux RR. PP. Jésuites. Ceux-ci s'efforceront d'implanter chez les enfants une croyance patriotique indéracinable.

Il faut que l'éducateur soit lui-même un patriote ardent s'il veut développer chez ses élèves des sentiments d'un patriotisme large

Suite à la page 6

Le Courrier de l'Ouest
49 Avenue Howard. Tel. 1675
EDMONTON ALTA.
JOURNAL HEBDOMADAIRE

La colonisation française de l'Ouest

LA COOPERATION DE QUEBEC

On se complait fréquemment à dire que les conventions provinciales n'ont qu'une utilité très limitée. C'est l'excuse de tous les "endormis," des incapables, de tous ceux en un mot qu'effraie l'effort à accomplir sans autre compensation que la satisfaction d'avoir contribué à fortifier la position des nôtres dans l'Ouest.

Le mouvement si actif qui se manifeste dans la province de Québec en faveur de la colonisation française de l'Ouest, et qui a comme directeurs des hommes que la vieille province compte au nombre de ses fils les plus distingués, est sans le moindre doute la résultante de nos conventions d'Alberta et de Saskatchewan dont l'innovation est de date encore si récente.

Nous attendons beaucoup de ce mouvement.

Déjà nos confrères de Québec ont publié des articles favorables à cette propagande si intéressante pour nous.

Nous reproduisons aujourd'hui les principaux passages d'une étude sur ce sujet parue récemment dans l' "Action Sociale" de Québec:

Expansion coloniale du Canada français

Nous terminions l'autre jour, quelques premières réflexions sur le même sujet par l'aveu que nous ne verrions point d'objections sérieuses à ce que les Canadiens-français de la province de Québec, qui sentent le besoin, voire le simple attrait, d'émigrer de nos vieilles paroisses, où leurs familles multipliées se trouvent à l'étroit, sortissent du Québec pour s'en aller grossir les groupes français importants qui se développent en d'autres provinces.

Si l'on pouvait espérer, par une campagne de cette nature, détourner vers nos centres franco-catholiques du dehors seulement cinquante pour cent des forces vives qui, chaque année, délaissent encore nos paroisses rurales pour prendre le chemin de la république voisine ou la route, à peu près aussi pitoyable, de nos grandes cités, nous maintenons qu'ils siérait d'entreprendre cette campagne et de la poursuivre énergiquement.

Ainsi que se l'entendaient dire, avec beaucoup de justesse, nos compatriotes de l'Ouest, qui applaudirent cordialement à cette sentence: un Canadien-français heureux et prospère dans le Québec, au point de vue de notre avenir et de nos intérêts nationaux les plus immédiats et les plus sûrs, c'est l'idéal. Mais un Canadien-français qui veut, ou qui doit quitter nos campagnes québecoises, plutôt le voir transplanté, à côté de nos gens, pour y continuer la culture de la terre, selon sa vocation traditionnelle, dans les fertiles plaines du Manitoba, de la Saskatchewan ou de l'Alberta — si les terres également fertiles, mais encore "en bois debout," dans le Nouvel-Ontario ou le Nouveau-Brunswick, ne l'attirent pas, de plus près — que de le voir partir au delà de la ligne quarante-cinquième, ou s'anémier, se délasser trop souvent, au sein des vastes aggiomérations urbaines. Tel est notre voeu bien sincère.

* * *

Consciencieusement et avec un grand sens pratique des réalités, ils s'organisent, nos compatriotes des trois provinces du centre-ouest et du Nouvel-Ontario, pour favoriser ce mouvement d'attraction qu'ils entendent développer à l'égard des migrations, pour ainsi dire naturelles, de la province de Québec.

Ils ne veulent plus que le changement de province, le choix et l'établissement d'un nouveau foyer, s'opèrent à l'aveuglette et au petit bonheur, comme cela se fit trop longtemps, pour ceux des nôtres qui désirent aller rejoindre les pionniers de ces pays neufs.

Ils désirent faciliter, le plus possible, ces opérations toujours délicates et souvent douloureuses, et, Dieu aidant, ils ont à coeur d'en assurer le plein succès, dans toute la mesure où cela se peut, avec les précautions humaines.

Nous savons qu'à Régina, dans la convention des intérêts français, qui a siégé ces jours-ci, on s'est occupé de parfaire une puissante organisation provinciale de propagande colonisatrice, pour la Saskatchewan. Et c'est précisément ce qui se fit, à Edmonton, pour l'Alberta, le 12 juin; à St-Boniface, pour le Manitoba, le 25 du même mois.

Ces organisations ont leur Comité central, avec des ramifications, au moyen de comités locaux, dans tous les centres français de chaque province. Ces comités locaux s'intéressent, entre autres tâches patriotiques, à recueillir des renseignements, précis et sûrs, concernant les occasions favorables qui s'offrent, dans le territoire relevant de chaque comité local, pour des colons désirables, de langue française et de foi catholique.

Les conditions de chaque établissement en perspective seront étudiées par le menu, relevées et consignées en toute loyauté, par ces zélateurs locaux.

S'agit-il d'une concession gratuite, — homestead — ? Il en est encore des milliers à prendre dans l'Ouest, et dans d'excellentes régions, pour peu que les concessionnaires soient résolus à consentir le sacrifice de demeurer, pour un certain temps du moins, assez éloignés des chemins de fer. S'agit-il d'un lopin de terre vierge à acquérir ou d'une ferme déjà partiellement mise en valeur?

La fiche de renseignements préparée à ce sujet en dira la valeur agricole — ou forestière: nord de la Saskatchewan et de l'Alberta, — le prix demandé, s'il y a lieu, l'état de développement, selon le cas, l'importance du matériel de ferme, s'il s'en trouve, la situation géographique: distances de l'église, de l'école, de la station du chemin de fer, qualité du sol, rendement moyen des terrains avoisinants, genre de culture spécial à la région, conditions du marché, voies d'accès, population générale, population française et catholique, etc.

Toutes ces fiches seront centralisées aux bureaux des Comités provinciaux: à Edmonton, pour l'Alberta, à Saint-Boniface, pour le Manitoba, à Régina et à Prince-Albert, probablement, pour la Saskatchewan. Il sera toujours facile aux aspirants-colons franco-catholiques de les y consulter personnellement — ou par correspondance, en exposant ce qu'ils désirent, — selon la province ou la section de province qu'ils ont en vue.

Mieux que cela encore: quand les nouveaux colons arriveront dans le centre qu'ils ont choisi, ils y rencontreront des amis assurés d'avance, dans la personne des membres du comité local, qui se feront un devoir et un plaisir de les diriger et de leur fournir les conseils d'une fraternelle expérience, bien précieuse pour les débuts de leur nouvel établissement.

Voilà bien de la véritable coopération colonisatrice, ou nous n'y entendons rien.

* * *

Toutefois, nos compatriotes de l'Alberta — et ceux du Manitoba se disposent à les imiter en cela, si nous sommes exactement renseigné — ont voulu faire encore davantage. Ils ont résolu de greffer sur leur Société provinciale du Parler français — le "parler," pour eux, résume ici tous les intérêts vitaux de la race! — et coopérative coloniale un puissant syndicat d'affaires, qui s'occupera de faciliter aux colons de langue française et de foi catholique l'acquisition de terres choisies, dans les centres français déjà créés ou à naître, et cela dans les conditions économiques les plus aisément abordables.

Un tel souci de rendre attrayante et sûre à la fois, autant que peut l'être une entreprise des hommes, la colonisation française et catholique en leurs provinces respectives, ne mérite-t-il pas que nous secondions, dans la mesure qu'il convient, les efforts généreux de nos compatriotes de l'Ouest pour orienter vers eux, de préférence aux villes et aux Etats-Unis, l'élément migrateur que peut normalement fournir la province de Québec?

Il nous semble bien que oui. Et si j'ajoute à cela que nos groupes français du Nouvel-Ontario, à Haileybury, organisent aussi chez eux les mêmes services de protection et d'encouragement à la colonisation par les catholiques de langue française, nous n'hésitons pas à dire qu'il serait cruel et peu patriotique de s'obstiner à enrayer le courant d'expansion française que ces initiatives sont propres à déterminer.

Nous estimons même qu'il sera de meilleure politique pour notre foi comme pour notre race, d'aider à canaliser ce courant, afin d'en assurer le cours, en réfléchissant, selon l'opinion émise par l'un de nos prélats distingués, que la Patrie française en Amérique doit moins se confiner, pour nous en de certaines limites territoriales, que s'affirmer sur tous les points où nous pouvons raisonnablement espérer de faire triompher le patrimoine de nos traditions religieuses et nationales.

* * *

M. Henri Bourassa continue la publication de ses impressions de voyage dans l'Ouest. Le chef nationaliste se déclare partisan de l'immigration des Canadiens-français dans l'Ouest. Nous reproduisons quelques passages d'un article où il exprime ses vues sur ce sujet:

* * *

Une question vitale se pose ici. Est-il opportun et sage d'encourager la colonisation canadienne-française dans l'Ouest? Y a-t-il les chances que nos compatriotes y conservent leur langue et leur foi? Cette double question je l'ai posée maintes fois, le long de la route. J'ai obtenu des réponses de toute nature, depuis les assurances les plus optimistes jusqu'aux pronostics les plus sombres. D'une façon assez générale, la dose de confiance augmente à mesure qu'on va plus à l'Ouest.

Dans l'ensemble, contrairement à ce que j'ai longtemps pensé, j'incline vers l'affirmative. Evidemment, il ne peut être question d'organiser le dépeuplement des campagnes de Québec au profit de l'Ouest. Mais il est une catégorie nombreuse d'agriculteurs de Québec, qu'on n'induira jamais à s'enfoncer dans les terres boisées du Nord et qui feraient merveille dans l'Ouest. Ce sont les pères de familles nombreuses, propriétaires de fermes trop petites pour l'établissement de leurs enfants, qui vendent leurs terres et vont grossir la population des villes, à leur détriment et souvent pour la perte de leurs enfants. Ils seraient infiniment mieux lotis et plus utiles à la communauté s'ils allaient s'établir dans l'Ouest. Un colon de plus dans les forêts du Nord vaut mieux pour nous que deux colons dans les plaines de l'Ouest, mais un colon dans l'Ouest vaut mieux que quatre locataires de plus dans les faubourgs pestilentiels de Montréal.

Naturellement, avant d'encourager l'émigration des nôtres dans la prairie, il faudrait être certain que nos colons seraient accueillis dès leur arrivée là-bas et dirigés dans les centres français déjà existants, ou groupés ensemble afin de pouvoir former des paroisses et des arrondissements scolaires. Une paroisse canadienne-française, avec son église et son école bien à elle, et des avantages matériels convenables, comme sol et facilité d'expédition, c'est un bloc de granit: rien ne peut l'entamer ni la déplacer.

Les Canadiens-français les plus éclairés de l'Ouest comprennent très bien ce qu'il faut faire pour assurer la conservation de la race. Le groupe d'Edmonton, qui est incontestablement le plus actif et le mieux organisé des trois provinces, a commencé un excellent travail. Un bureau permanent a été constitué précisément pour accueillir les colons, les renseigner et les diriger.

Il serait fort opportun de constituer ici un bureau correspondant qui se tiendrait en relations constantes avec le bureau d'Edmonton afin de pouvoir organiser et contrôler le mouvement de départ. Le même mécanisme pourrait être fort utile pour le recrutement d'instituteurs et de médecins, qu'on réclame en plusieurs endroits et que la province de Québec pourrait fournir.

Il est à espérer que nos compatriotes du Manitoba et de la Saskatchewan suivront bientôt l'exemple d'Edmonton.

En attendant, il n'y aurait aucun risque, je crois, et beaucoup d'avantages à encourager un mouvement de colonisation dans l'Alberta qui est peut-être celle des trois provinces où les Canadiens-français, individuellement et comme groupe, ont le plus de chances de succès.

-:- COIN FEMININ -:-

CHRONIQUE

"DULNESS"

J'en demande pardon aux nombreuses organisations qui, d'un bout à l'autre du pays, ont projeté de défendre la langue française contre la violence des anglicismes. Pourtant, le premier mot qui me vienne à l'esprit, en ces jours de nostalgie est ce mot anglais qui, presque intraduisible en notre langue, exprime si parfaitement aujourd'hui mon état d'âme.

"Dulness": c'est la pesanteur, la lenteur, l'indolence d'un morne ennui. C'est, écrasant la volonté abolie, le poids lourd d'une inertie obscure, paralysant sous une pluie de plomb fondu les gestes et les pensées. C'est le calme plat, calme trompeur qui est fait non de l'harmonie ou du repos des choses, mais de la puissance d'un morbide anesthésique. C'est enfin la vie arrêtée, une pause dans le bondissement de nos artères et le déploiement tentaculaire de nos cellules nerveuses; ce serait le sommeil et l'oubli si, de par la subtilité du poison épanché, ce n'était vraiment la mort.

Poison? oui certes; et comment expliquer autrement cette apathie où nos énergies et nos espoirs somnolent? Tandis que le Temps, inscrit aux cieux changeants et aux cadrans familiers, poursuit régulièrement sa marche monotone, nous demeurons stupides, sans mouvements et sans voix. Nos rêves lassés fermentent, lamentables, en d'âcres fonds privés d'air et de lumière. Nous ne voulons plus, nous ne pouvons plus. Les troupes épuisées, rompues de fatigue, n'entendent plus, au lointain des horizons muets, la vie qui bat la charge. Il semble qu'un vol de souvenirs funèbres masque à leurs yeux l'éblouissement bienfaisant du soleil. Et l'être est une algue sans nerfs, flottant, passive et balancée, sur le remous d'une mare stagnante.

Chose curieuse à constater, l'épave en mal de "dulness" n'est pas au phénomène isolé dans un ensemble indifférent. Bien au contraire, il semble qu'il y ait comme des épidémies de désespérance et de lassitude, particulières à certaines périodes, reflétant avec fidélité un assoupissement général de l'ambiance. Il semble que l'être subisse la réaction d'une langueur dont depuis quelque temps le milieu tout entier est intoxiqué. Action et réaction durent parfois des semaines, et ceci explique qu'il y ait à certains moments des "séries noires", c'est-à-dire des successions d'effets négatifs causés par la même universelle nostalgie. Mais au fond cette nostalgie universelle est peut-être produite par le concours de tant de vouloirs épuisés et je ne sache rien de plus troublant ni de plus triste que ce cercle obsédant où s'agitent parfois nos impuissances. Comment dès lors, faire la part de nos responsabilités. comment savoir avec exactitude si, douloureux en notre précaire humilité, nous portons les premiers le poids d'un tel ralentissement dans la marche du Bonheur ou de la Fortune? Peu importe d'ailleurs l'obscurité du problème. Le fait existe, la plaie est là, saignante, dont trop souvent nous souffrons. Et savoir en reconnaître l'influence nocive et délétère, c'est déjà, et c'est pour nous une consolation, songer sans cesse à nous affranchir du mal.

MAGALI.

LA SURVIVANCE DE LA RACE FRANCAISE AU CANADA

Du groupement sur le sol canadien des deux races les plus civilisées du globe, la race française et la race anglo-saxonne, est sorti un peuple dont l'union sur le pied de l'égalité complète, dans les devoirs et dans les droits peut, si tous le veulent, créer le plus prospère Etat moderne qui se puisse rêver.

En effet, ces deux races réunissent tout ce que l'humanité peut présenter de plus parfait, de plus complet. Comprenons-nous bien, avant d'aller plus loin; il ne peut être ici question ni d'une fusion, ni d'une absorption par l'une des deux races, des éléments qui constituent l'autre.

Il s'agit de la seule chose admissible et possible: la coopération intelligente de tous à l'oeuvre nationale entreprise depuis l'organisation définitive du Dominion.

La race franco-canadienne, la première, a conquis le sol, a ouvert le pays entier à la civilisation, au christianisme; de là les droits imprescriptibles de conserver une voix influente dans les conseils du gouvernement.

Son esprit de clarté, sa fierté, sa prudence et ses qualité d'énergie la rendent plus qu'aucune autre apte à continuer l'oeuvre des premiers colonisateurs, des descendants des Cartier et des Montcalm.

Sortis de France, emportant avec eux de précieux germes des civilisations grecques et romaines, ils sont sur ce continent ce que sont les Français dans le vieux Monde; ils doivent y jouer le rôle de civilisateur et de pacificateur, qui fut celui de la grande nation, leur mère en Europe. Héritière d'un beau passé de gloire, du génie vulgarisateur, de la langue nationale, de cette belle langue qui traduit tout ce que l'âme humaine peut exprimer de plus haut, de plus pur et de plus grand, cette race à l'âme si haute et si pleine de la pensée hellénique, reste pour toujours le porte-flambeau de la vérité au milieu de l'humanité, qu'elle conduit vers un avenir meilleur.

Pour tous les hommes de bon sens, il ne saurait être question de voir disparaître cette belle race franco-canadienne, fille de la grande France. Comme elle, elle est attachée à l'humanité dont elle constitue l'avant-garde généreuse et sûre. Le jour où par la volonté de Dieu, la race française serait effacée de la terre, le monde se verrait de nouveau plongé dans les ténèbres épaisses qui assombrirent le moyen-âge.

A part les raisons de sentiments, qui, malgré le positivisme moderne, ne sauraient être négligées en tant qu'important facteur dans la question, les raisons d'utilité ne sauraient être négligées non plus.

Il est incontestable que la disparition de cette race du sol de ce pays ferait perdre au Canada une de ses plus importantes garanties d'intégrité. Du jour où l'anglais seul serait parlé des deux côtés de la frontière qui sépare le Canada des Etats-Unis, quelle tentation ne serait-ce pas pour le grand colosse voisin qui bientôt trouverait ses limites trop étroites? Nous croyons ne pas nous tromper en disant que ce ne serait pas l'utilitarisme jingoiste qui suffirait à arrêter l'invasion.

Les invasions les plus redoutables ne sont pas celles qui se font avec les armes, il est prouvé par l'histoire que les grandes nations ne sont pas toujours si aisément maîtresses des petits peuples qu'elles se font par une lente am- peuples sont aguerris par les privations et les climats rudes. Mais les invasions pacifiques, songeons-y, sont plus graves, parce qu'elles se font par une lente imbition contre laquelle rien ne peut s'opposer. On se réveille un beau matin, après une longue paix, avec le dominateur installé à tous les foyers, ayant tout acquis; il est devenu le maître en donnant ce qui conquiert plus que les larmes L'Angleterre le sait bien, elle, qui eut si souvent recours à la "cavalerie de St-George."

Une langue différente parlée de chaque côté des frontières est et sera toujours la plus sûre protection d'une nation.

Donc, la race canadienne-française est nécessaire, indispensable. Elle seule peut préserver, par son esprit de dévouement, par son abnégation et son caractère français, disons le mot, la puissance du Canada de l'absorbtion possible par son grand voisin. Cela, du reste, a été affirmé, il y a longtemps, par des hommes d'Etat dont l'autorité ne saurait être contestée.

Dès 1822, Andrew Stuart ne craignait pas d'affirmer "qu'une bonne politique voulait qu'il fût établi, sur la frontière canadienne une population qui n'ait pas la même langue ni la même religion qui ne soit pas habituée aux mêmes lois et au même système de gouvernement que nos voisins, si remuants et si entreprenants"... Et ce qui ne saurait nous étonner, c'est que le gouvernement anglais exécuta ce projet en partie.

Nous avons vu ailleurs d'autres hommes d'Etat anglais affirmer la nécessité, pour le Dominion, de la cohabitation des deux races, de l'égalité des deux langues. Nous croyons, et tous les hommes de bon sens avec nous penseront que l'avis de tels hommes ne saurait être ni infirmé ni même discuté.

Certainement, nous apprécions les qualités de la race anglo-saxonne; son énergie, sa force, son patriotisme, ses belles aptitudes pour les affaires, son indiscutable tempérament d'activité toujours en éveil; mais ne se pourrait-il pas que cette race ne comprenne que, devenue à son tour canadienne, son patriotisme très réel aurait une belle carrière à remplir en s'exerçant surtout au bénéfice de sa patrie d'adoption?

Que penserions-nous ici des éléments étrangers que nous amène l'immigration s'ils restaient les fils toujours patriotes et jaloux du pays qu'ils ont abandonné?

Nous penserions que leur devoir serait, avant tout, de servir de toute leur énergie le pays duquel ils reçoivent l'hospitalité qu'ils ont demandée et de le servir loyalement et sans arrière-pensée — ou de retourner dans leur ancienne patrie!

Pourquoi les fils d'Anglais, venus ici demander à ce pays une vie plus riche d'espérances, n'agiraient-ils pas aussi de même? Il ne faut pas qu'ils oublient qu'il n'y a, au Canada, ni vainqueurs ni vaincus. La conquête de la Nouvelle-France par l'Angleterre fut davantage le résultat des revers de la France sur le vieux continent et de la faiblesse de son roi que de la victoire de Wolfe dans les plaines d'Abraham. Si la France avait eu là-bas les succès qu'elle y avait eus dans le passé, si elle avait pu envoyer vers sa colonie quelques régiments de plus, ce n'est pas l'Angleterre qui aurait cédé aux révoltes de la Nouvelle-Angleterre nos belles provinces du Sud; car les rois de France auraient été les maîtres, du Pôle au golfe du Mexique et de l'Atlantique au Pacifique, de ce continent où leurs droits étaient incontestables.

Après la victoire de Wolfe, après la mort de son noble adversaire, les Canadiens, abandonnés à leurs propres forces, ont traité, et ce traité n'a jamais été effacé de l'histoire. Il reconnaît les droits des habitants à leurs coutumes, à leurs lois, à leur liberté, à leurs biens et, par-dessus tout, à leur langue et à leur religion.

Pour qu'un pacte solennel ainsi conclu soit annulé, il faut que l'une des parties y ait renoncé, ou s'en soit montré indigne par des révoltes, par l'abandon ou l'oubli de ses devoirs et que l'autre partie le dénonce. Peut-on reprocher aucun de ces actes aux Canadiens-français, et l'Angleterre même ne s'est-elle pas, par l'intermédiaire de ses hommes les plus influents, montrée soucieuse d'en maintenir les termes et l'esprit. Les Canadiens ont prouvé maintes fois leur absolue loyauté et lorsqu'ils ont défendu le Canada contre les troupes de la nouvelle république américaine, ne l'ont-ils pas fait avec toute la fidélité qu'ils devaient à la métropole?

N'ont-ils pas ainsi conquis le libre exercice de leurs droits? N'ont-ils pas alors confirmé leurs engagements antérieurs? L'Angleterre le comprit bien ainsi; l'histoire l'affirme.

Aujourd'hui, une jeune génération qui ne peut vivre en paix cherche à ranimer de folles espérances, et ne craint pas d'exciter les craintes qui pourraient entraîner des hommes froids et sages, qui n'ont point tort d'être jaloux de leurs droits.

La haine et l'ingratitude sont mauvaise conseillères; elles ne nuisent pas seulement à ceux que l'on veut atteindre, mais iront par-dessus ceux-là frapper mortellement ceux qui bénéficient le plus du calme où jusqu'à ce jour, le peuple a vécu.

Ceux qui cèdent à ces mauvais penchants, doivent y regarder de près, réfléchir et laisser agir les lois acceptées par tous et qui sont la sauvegarde de nos foyers. Elles ont jusqu'à ce jour protégé la patrie.

Souvenons-nous du passé: l'Assyrie, la Perse, asservirent les peuples sémitiques. Que reste-il aujourd'hui de ces grandes civilisations Chaldéennes? Quelques tribus envoyées dans les sables mouvants du désert, et le peuple juif est encore un problème encombrant pour les nations modernes.

Rome et Carthage qui, à leur heure surent faire si bon marché les peuples vaincus, que sont-elles devenues? La fière et cruelle Syrienne a disparu, ne laissant que le désert et des ruines là où sa puissance orgueilleuse triomphait dans le sang.

Rome fut absorbée par ses derniers vaincus et la Grèce lui imposa son génie, ses clartés et ses dieux. La Gaule y puisa son essort, sa grâce et y trouva le berceau de cette fille si belle que nous aimons et n'oublions pas, la France.

Gardienne des deux civilisations antiques, qui survécurent à l'écrasement des barbares, la France prit le flambeau tombé de leurs mains et le porte fièrement au front de l'humanité; et pour les peuples modernes, elle reste la colonne de feu qui guide les peuples vers le but que Dieu a donné à l'humanité.

Grâce à elle, les peuples modernes ont compris les idées que Dieu a mis en leurs âmes, ils savent qu'aucune race ne doit plus périr, car elle est l'oeuvre du maître suprême; elles ont droit à la vie, à l'avenir. Et ils ont compris que toutes les nations doivent concourir à cette harmonie qui doit être l'humanité future.

Les peuples ne doivent plus commettre ces erreurs qui s'appellent la Pologne, l'Irlande; ils doivent comprendre aujourd'hui que ces crimes sont plus que de simples erreurs!

Les minorités ne seront plus dédaignées, plus opprimées, et dans la joie de cette égalité conquise par tous et pour tous, la nation s'élèvera vers son splendide rêve qui ne peut manquer de lui donner dans l'avenir la première place sur ce continent. Il sera, ce beau rêve, un grand succès pour l'union des deux races et l'on sera ébloui à cette pensée que la fraternité est la grande civilisatrice, la mère forte et féconde qui, donnant aux hommes la vie, sait aussi leur donner le bonheur... Nous avons la certitude que l'effervescence exercée par certains éléments mauvais dans ce pays n'aura été qu'une flambée de paille, et que ceux-là même qui l'ont allumée, se reprendront et comprenant le danger mortel qu'ils avaient provoqué, seront les plus ardents à réparer le mal déjà fait.

Il ne faut ici qu'un seul peuple fier et fort, animé du sentiment profond de ses devoirs et ne voyant dans l'oeuvre commune à accomplir que le devoir de chacun et l'honneur de la patrie.

Confiant dans ceux auxquels il confiera ses destinées, sûr d'être gardé de toutes les embûches, des partis politiques et de ce monstre qui s'appelle la guerre, le pays pourra par les oeuvres de la paix et les arts, grandir sûrement jusqu'au jour où, sa tâche accomplie, il lèguera à ses descendants un grand pays libre et fier.

Heliodore H. Fortin.

Saint-Claude, Manitoba.

CELEBRERONS-NOUS LA PAIX OU LA GUERRE?

Si nous rappelons les combats, n'oublions pas Châteauguay.

Les villes américaines situées sur le lac Erié ont commencé la célébration du centième anniversaire d'un combat naval livré sur le lac en 1812, où les Américains, supérieurs en tonnage et en canons, battirent la flottille anglo-canadienne.

C'est une sorte de préparation à la célébration, l'année prochaine, de la centième année de paix entre les Etats-Unis et l'empire britannique.

Nos voisins, d'ailleurs, n'y mettent aucune malice; et, tout en célébrant leurs marins, dont ils exaltent l'héroïsme en les représentant comme ayant vaincu une force supérieure, ils viennent naïvement demander à Toronto de leur envoyer quelques détachements de la milice canadienne pour figurer dans le cortège.

C'est délicieux, n'est-ce pas?

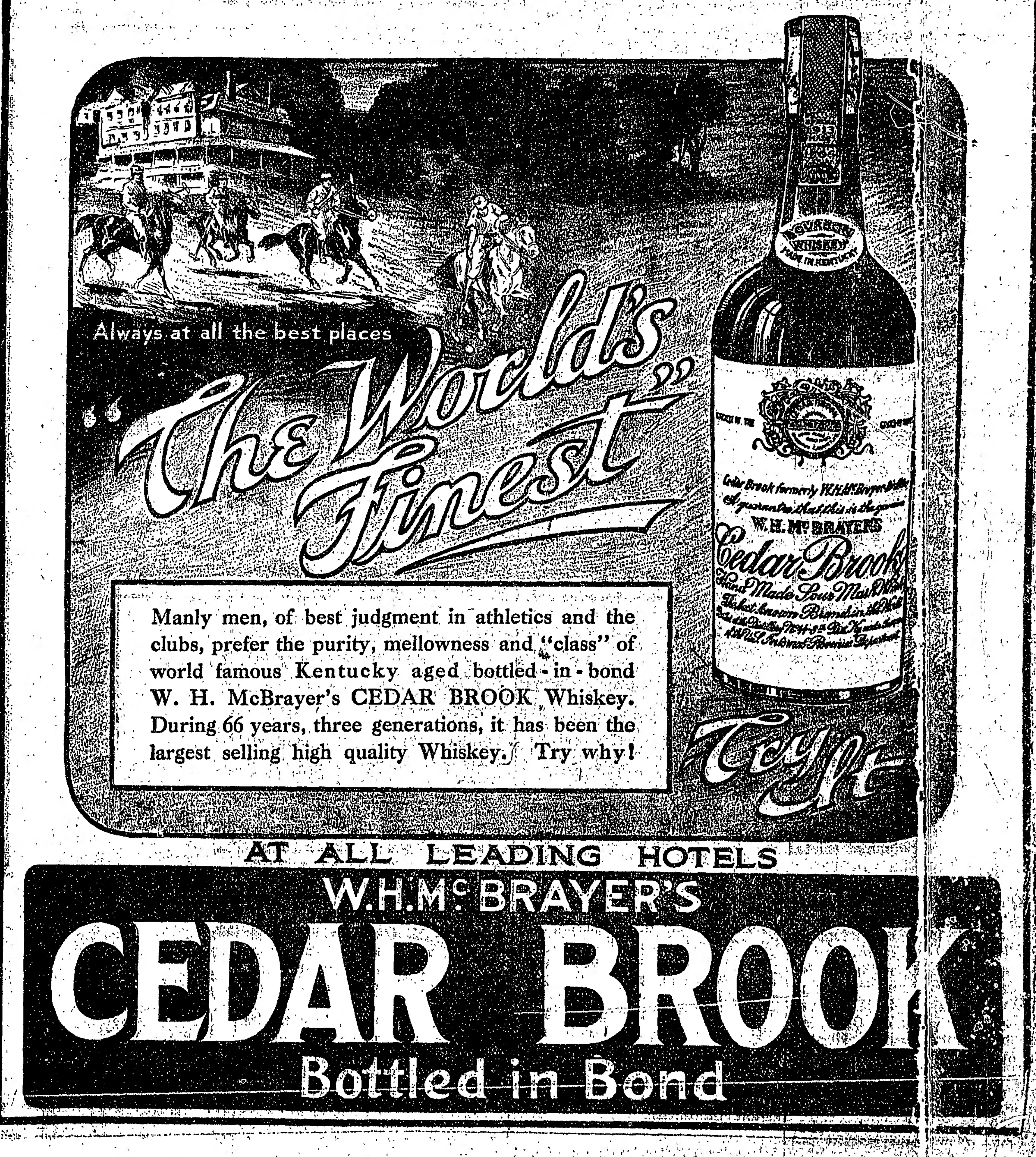
Nos voisins d'Ontario, plus près d'eux que nous le sommes, ne savent trop comment prendre la chose. Quelques-uns de leurs journaux ont proposé de rendre la pareille aux Américains en célébrant les victoires remportées, sur terre, pendant la même guerre, par les forces anglo-canadiennes.

Il nous semble que puisque nous voulons célébrer la paix, le plus logique serait de commencer par oublier les batailles, c'est-à-dire pour ramener les choses à leurs vraies proportions, les combats que nous ont livrés en 1812-1814 nos voisins qui avaient bel et bien envahi le Canada. Nous étions sur la défensive et nous aurions, certes, mieux qu'eux, le droit de rappeler la défense victorieuse opposée par les volontaires canadiens, aidés de quelques bataillons de l'armée régulière anglaise, à l'attaque simultanée du Canada par trois corps d'armée américains.

Et les Canadiens-français, surtout, pourraient avec un légitime orgueil célébrer l'anniversaire du combat de Châteauguay, les "Thermopyles" du Canada, où ils ont arrêté, à quelques centaines de volontaires, sans organisation ni cohésion, un corps d'armée américain comprenant infanterie, cavalerie et artillerie.

Nous estimons que, tout compte fait, il est plus logique d'oublier les luttes, puisque nous voulons célébrer la paix.

Mais si nos ennemis veulent absolument célébrer leurs victoires, il nous semble que nous devrions, nous Canadiens-français, honorer la mémoire de Salaberry et de ses volontaires, en célébrant l'anniversaire du combat glorieux de Châteauguay.



LETTRE D'OTTAWA

La fourberie des conservateurs.—Les libéraux avaient proposé quatre amendements au projet de subside au "Canadien Nord" avant que le gouvernement eut imposé l'adoption de ce projet.

Ottawa, 2 août, 1913 — Depuis que le Parlement s'est ajourné, la presse conservatrice et les orateurs conservateurs ne cessent de chercher des raisons pour excuser M. Borden et son gouvernement d'avoir prélevé $15,000,000 sur les fonds publics pour les remettre — à titre de don pur et simple — à Mackenzie et Mann, les constructeurs du Nord Canadien. Cette manoeuvre des conservateurs, toujours prêts à favoriser leurs amis de la "haute finance," a failli faire déborder le vase. Peu s'en est fallu que le peuple canadien ne se soulevât. Le gouvernement l'a bien senti, aussi a-t-il donné l'ordre de chercher, par tous les moyens à faire croire que les libéraux, sont tout autant à blâmer que les conservateurs, sous ce rapport, et qu'en réalité ils ne se sont opposés à ce don. Si les faits ne concordent pas avec ces histoires, tant pis pour les faits. Toute une série d'articles a donc paru dans la presse conservatrice, de Halifax à Vancouver. Tous répétant sur tous les tons que les libéraux avaient approuvé au Parlement ce don de $15,000,000, fait à ces deux mendiants qui n'ont déjà pas reçu plus de $22,000,000 de l'argent du peuple, sous divers prétextes.

Heureusement pour le peuple canadien, mais malheureusement pour M. Borden et ses amis, les faits sont trop évidents pour qu'il soit possible de les dénaturer à ce point, et le peuple est trop intelligent pour se laisser berner éternellement. Ce qui est vrai, c'est que ce projet de loi par lequel on a confisqué $15,000,000 de l'argent du peuple pour le remettre à MacKenzie et Mann a été passé en dépit d'une vive opposition libérale, que les libéraux ont voté à 4 reprises contre ce bill, à sa dernière lecture, tandis que M. Borden et la troupe bigarrée qui le suit l'ont toujours soutenu à l'unanimité.

Après que cette proposition de donner $15,000,000 eut été combattue avec acharnement en Comité, après que les divers amendements libéraux eurent été impitoyablement repoussés par le gouvernement et par l'orateur, le bill vint en troisième lecture le 4 juin; ce jour-là, les objections libérales furent présentées les unes après les autres pour être écrasées à tour de rôle sous la force brutale du nombre.

L'Hon. Frank Oliver proposa que l'octroi de ce subside soit soumis à cette condition: Le Canadien Nord ne prendra pas un tarif plus élevé sur ses lignes de l'Ouest que sur ses lignes de l'Est, à moins qu'il ne soit prouvé à la Commission des Chemins de fer que cette élévation de tarif est justifiée par la différence dans les frais de fonctionnement. Le gouvernement rejeta cette proposition par un vote de 78 à 37.

L'hon. M. Cochrane essaya alors de faire passer son bill en troisième lecture. Il se heurta à un nouvel amendement proposé par M. A. M. MacDonald.

M. MacDonald voulait que l'on obligeât la Compagnie à prendre, pour le transport des marchandises entre l'Ouest et la côte de l'Atlantique, les mêmes taux que les compagnies des Etats-Unis. Tous ces taux devant être sujets à la décision de la Commission des Chemins de fer. Le but de cet amendement était de donner le même avantage aux exportateurs qui expédient par voie du Canada, qu'à ceux qui passent par les Etats-Unis, et de mettre le chemin de fer sur le même pied que les autres compagnies subventionnées par le gouvernement, c'est-à-dire, sous le contrôle de la Commission des chemins de fer. Le Gouvernement refusa et rejeta l'amendement par un vote de 80 à 37.

Vint ensuite l'hon. G. P. Graham qui proposa une autre condition en retour de cet octroi de $15,000,000. Il demandait que la Commission des Chemins de fer soit autorisée à donner aux autres compagnies le droit de passage sur les lignes du Canadien Nord par les passes des Montagnes Rocheuses jusqu'à Vancouver, et que ladite Commission ait le même contrôle sur les lignes du Canadien Nord en Colombie Britannique que sur les autres chemins de fer. Cet amendement, qui devait apporter un grand soulagement aux cultivateurs et aux expéditeurs de l'Ouest et qui stipulait le contrôle du peuple en retour d'un subside donné par le peuple fut immédiatement repoussé par la même majorité que l'amendement précédent.

Enfin M. W. M. German proposa en amendement que au lieu de donner cette somme de $15,000,000 à MacKenzie et Mann le gouvernement la leur prête tout simplement, comme il voulait le faire pour le Grand Tronc. Cette proposition, qui aurait fait réaliser au peuple canadien une économie de $15,000,000 d'argent comptant — sans priver MacKenzie et Mann de la jouissance de cette somme—fut rejetée par un vote de 82 à 36 à la requête du gouvernement.

Ainsi, à quatre reprises différentes, les libéraux s'efforcèrent soit de convertir ce don de $15,000,000 en un prêt, soit de le soumettre à des conditions telles que le peuple en obtienne une compensation quelconque; réduction de taux, meilleur contrôle ou meilleur service. A quatre reprises M. Borden et ses suivants se levèrent en masse pour manifester leur détermination bien arrêtée de remettre, à MacKenzie et Mann, sans la moindre condition et sans la moindre compensation, ces $15,000,000 versées par le peuple sous forme de taxes.

S'il est de bonne politique d'essayer d'obtenir une compensation en retour de l'argent du peuple—alors il faut admettre que les libéraux suivaient une bonne politique pour le pays. Mais s'il est préférable de donner l'argent du peuple par sommes énormes aux rois puissamment riches des chemins de fer, et sans aucune condition — sauf bien entendu que les obligés n'oublieront pas les besoins financiers du gouvernement à la prochaine campagne électorale — alors le gouvernement Borden poursuivait une bonne politique.

Voilà les faits: Ils sont clairement inscrits sur les registres du gouvernement, si clairement que lorsque l'heure viendra, le peuple dont l'argent a été gaspillé si follement comprendra sans peine ce qu'il a à faire. Après que le peuple aura donné sa décision, le Canada reviendra à un régime de bon sens. Sous le régime libéral on ne verra pas l'argent du peuple distribué sans que le peuple obtienne en retour des avantages d'une égale importance.

Que va-t-il faire maintenant? — M. Borden perd le sommeil à chercher une nouvelle urgence.

Pendant un an ou plus, M. Borden a rêvé d'une catastrophe imminente qui pourrait mettre l'Empire britannique à feu et à sang. C'était l'Urgence, avec un grand U. Dans l'intervalle il essayait en vain de naviguer entre les deux écueils du Nationalisme et de l'Impérialisme. Il surveillait anxieusement les éclairs qui illuminaient l'horizon, tendait une oreille attentive aux grondements lointains du tonnerre, sans oublier, de surveiller du coin de l'oeil ses perfides alliés nationalistes, et il entendait avec angoisse le bruit de la marée montante du ressentiment populaire que soulevaient ses acrobaties navales.

De désespoir il se réfugia sur la côte de l'Atlantique pour chercher la paix. Mais le fantôme naval l'y suivit. On dit que M. Borden serait en contact constant, avec l'Amirauté britannique, par le cable sous-marin, dans l'espoir de trouver le moyen de sortir de ce dilemme où il a préféré se fourvoyer plutôt que de suivre la route du bo nsons que lui désignait Sir Wilfrid Laurier.

Mais une nouvelle épreuve l'attendait — la plus terrible et la plus inattendue de toutes. Winston Churchill lui-même se chargea de couper l'herbe sous les pieds de M. Borden en déclarant au Parlement britannique, le 17 juillet, qu'il ne voyait rien dans la situation internationale qui nécessitât une augmentation dans le programme naval britannique. Et ceci après que M. Borden eut fait dire partout que le peuple britannique, pris de désespoir, se hâtait de faire construire trois nouveaux Dreadnoughts pour remplacer ceux que le Canada ne voulait pas donner. Ne nous étonnons plus si M. Bordén souffre d'insomnies depuis quelque temps et s'il désire tant remettre à l'année prochaine l'ouverture du parlement. Que n'aura-t-il pas à expliquer lorsqu'il fera de nouveau face aux représentants du peuple? Mais ceci n'est encore rien. Il lui restera encore à imaginer sans s'exposer à perdre ses alliés nationalistes, une politique permanente qui ne sera pas une politique de tribut permanent.

L'Empire est toujours en sûreté

Toutes les deux semaines, pendant les neuf mois qui vont suivre, un nouveau contre-torpilleur viendra s'ajouter à la marine britannique; tous les trente jours de l'année qui va suivre un nouveau croiseur léger sortira des chantiers et tous les quarante-cinq jours des prochains dix-huit mois, un nouveau super-dreadnought verra le jour. Un fait également à noter c'est que tous ces navires auront leurs équipages et leurs officiers au complet et seront prêts à faire face à l'ennemi le jour où ils seront mis en commission. Voilà ce qui s'appelle être prêt. Faut-il donc croire que le peuple britannique passe des nuits sans sommeil à se tourmenter parce qu'il n'a pas reçu les trois dreadnoughts vides que M. Borden voulait lui envoyer.

Une comparaison qui nous couvre de honte. — Ce que l'Australie a fait et ce que M. Borden nous a empêché de faire.

Tandis que M. Borden, désireux avant tout de tirer de la situation navale des avantages politiques pour lui-même, plongeait le Canada dans une lutte partisanne acharnée, le peuple australien marchait de l'avant, fidèle à l'entente conclue avec le Canada en 1900 et remplissait son programme. Déjà la fédération australienne dispose d'une flotte puissante, composée du croiseur dreadnought "Australien," de deux croiseurs légers "Sydney" et "Melbourne," de trois contre-torpilleurs dont la construction est déjà bien avancée dans les chantiers australiens et de deux croiseurs légers "Encounter" et "Pioneer" qui doivent servir de vaisseaux écoles. Cette flotte puissante est montée en partie par des Australiens. Elle est entretenue entièrement par l'Australie.

Comparons maintenant ces résultats à la situation navale du Canada sous M. Borden. Notre marine se compose du "Rainbow," attaché à la côte du Pacifique, et du "Niobé," amarré aux quais de l'Atlantique; tous deux se rouillent dans l'oisiveté et se débarrassent de leurs équipages, encouragés par l'Hon. M. Hazen à quitter le service ou à déserter le plus vite possible. Voilà une comparaison peu propre à inspirer de la fierté aux Canadiens.

Un défaut de mémoire

L'Hon. W. T. White qui est actuellement en Angleterre y a déclaré récemment que "Le Canada a une saine attitude sur la question navale, et que l'on peut compter qu'il fera son devoir envers lui-même et envers l'Empire." Il faut croire que M. White s'est momentanément oublié. Il s'est cru revenu aux jours où il était lui-même dans les rangs libéraux avant qu'il se fût laissé entraîner dans les rangs conservateurs par d'hystériques appels au patriotisme et par la perspective d'un portefeuille ministériel. Avant peu, lui et M. Borden auront l'occasion de constater que le Canada a le coeur mieux placé qu'ils ne se l'imaginent.

Ce que l'Hon. M. Crothers n'a pas fait. — Il n'a pas eu recours à la loi Lemieux pour protéger le travail.

M. Borden a ressemblé dans son Cabinet un tel groupe de charlatans politiques que de vieux journaux conservateurs n'ont pas craint de dire: "Il y a des hommes dans le Cabinet Borden qui n'inspirent aucune confiance au public et dont les actions doivent être regardées avec soupçon." La palme sous ce rapport revient sûrement à l'honorable M. Crothers, Ministre du Travail, qui, dans un élan d'enthousiasme a déclaré à Montréal aux entrepreneurs en bâtiments, qu'il avait peu de sympathie pour les Unions Ouvrières. Il répudia, il est vrai, cette déclaration dès que son enthousiasme se fut dissipé.

Lorsque l'Hon. M. Crothers prit possession de son ministère, il trouva un mécanisme conciliateur, à rouages parfaits qui devait servir en cas de trouble entre le travail et le capital. Il n'eut rien de plus pressé que de le faire fonctionner en faveur de ses amis de la "haute finance," et contre les simples ouvriers. Lorsque des grèves de chemins de fer se produisirent M. Crothers refusa de nommer une Commission de conciliation; il attendit pour intervenir que le désordre soit devenu incontrôlable.

Depuis septembre dernier les grandes houillères de l'île de Vancouver ont été arrêtées par une grève qui a causé dans l'Ouest de grands malaises et d'immenses pertes. Pendant longtemps l'Hon. M. Crothers ne s'est aperçu de rien. Mais il y a quelques semaines il découvrit qu'il y avait une grève et il décida qu'elle venait juste à point pour lui permettre de faire un agréable voyage à travers le continent, afin d'étudier la situation. C'est ce qu'il fit. Il resta longtemps à l'île de Vancouver — assez du moins pour constater qu'il lui était impossible d'arrêter la grève. Peut-être était-ce parce que les propriétaires des mines avaient lancé une déclaration dans laquelle ils refusaient d'accepter l'aide qu'il apportait si tardivement. En attendant, la grève continue, tout comme s'il n'existait pas de lois qui permissent d'aider à la régler.

Et cependant l'Hon. M. Crothers s'est vu contraint tout récemment de louer la loi Lemieux dans ses résultats. Ces éloges tournaient à sa propre condamnation, car toutes les bonnes oeuvres de la loi ont été faites avant qu'il arrivât au pouvoir. Il vaudrait beaucoup mieux pour les ouvriers canadiens, que la loi Lemieux soit appliquée par le gouvernement libéral qui l'a adoptée et qui en a obtenu des résultats si frappants que le gouvernement britannique a envoyé un Commissaire pour en étudier le fonctionnement et que ce Commissaire a recommandé son adoption en Grande-Bretagne. Voilà une chose que les ouvriers n'auront garde d'oublier lorsque le moment sera venu.

C'EST DEJA UNE ARMEE QUI EST TOUTE PRETE

Les Japonais comptent 100,000 des leurs, prêts à prendre les armes au Mexique.—La nouvelle a ému les autorités américaines.

Washington, 6 — Le publiciste bien connu, M. Edouard T. Bell, publie ce qui suit: "On s'est ému dans les cercles officiels à la nouvelle que 100,000 Japonais se trouvaient au Mexique, que 20,000 d'entre eux habitaient Mexico ou les environs, d'où en trois jours ils pouvaient se réunir pour se mettre à la disposition du consul japonais.

Tous ces Asiatiques sont occupés à des travaux manuels dans les moulins, sur les fermes, et portent le costume des gens du pays. Le district qu'habitent ces 20,000 sujets du Mikado a une population de 2,000,000 d'âmes. En général les Mexicains, se fiant aux apparences, acceptent les Japonais comme des amis et ne se doutent pas que ceux-ci puissent avoir des vues secrètes en s'établissant au Mexique. Les amis de Huerta se sont emparés de quelques-uns de ces Japonais et les ont forcés à servir dans l'armée fédérale.

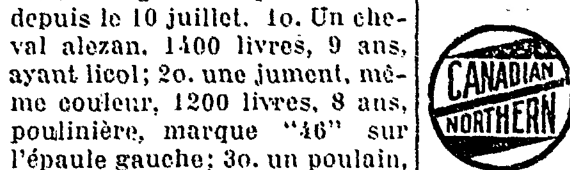
L'attention du gouvernement américain fut mise en éveil, lorsque les journaux annoncèrent en février dernier, que 2,000 Japonais s'étaient offerts à Madero, pour capturer l'arsenal de Mexico, alors les quartiers-généraux de Félix Diaz dont la révolte éclata le 9 février.

L'offre fut faite à Ernesto Madéro au cours d'une assemblée secrète, convoquée par 100 partisans fidèles de Madéro, parmi les députés ou les personnages marquants. Mais sur ces 100, quarante-trois seulement répondirent à l'appel, ce que voyant, Ernesto Madéro expliqua à son frère Gustavo, comment on pourrait en quelques heures, réunir 2,000 Japonais déguisés et armés de poignards. L'offre fut refusée, Madéro répondant que les Mexicains livreraient leurs propres batailles; mais on ajoute que la tentation d'accepter fut forte. On craignait, paraît-il, que pendant que ces 2,000 attaqueraient l'arsenal, 5,000 autres de leurs compatriotes se rendraient maîtres du Palais National où s'était réfugié le Président.

La nouvelle que le Mexique avait offert un vaste terrain au Japon pour des fins de colonisation n'est pas du goût des Etats-Unis qui devront peut-être bientôt étudier sérieusement la question d'intervention pour rétablir la paix au Mexique.

Les Japonais se rendent au Mexique à bord des steamers de la "Toyo Kisan Oriental Co." et de la "Hong Kong Steamship Co." et débarquent un peu partout, à Manzanello, Acapulco, Salina, Crux, La Puerta et Marishall, ainsi qu'à deux ports du Guatemala. On estime que 30,000 Japonais sont arrivés au Mexique depuis 6 mois et le gouvernement américain se demande: "Que pouvons-nous faire?"









CHRONIQUE LOCALE

L'exposition annuelle d'Edmonton, qui aura lieu du 11 au 16 août, s'annonce comme devant être très brillante.

C'est par milliers que les fermiers, les commerçants et les industriels d'Edmonton ont sollicité leur inscription comme exposants.

Les courses auront un attrait exceptionnel, car toutes les grandes écuries de Vancouver, Winnipeg, Victoria et Seattle seront représentées.

Contrairement aux années précédentes les paris ne se feront plus par l'entremise des "bookmakers"; on installera aux tribunes plusieurs machines automatiques de pari mutuel.

La compagnie des tramways disposera de soixante-deux voitures, ce qui lui permettra d'organiser un service d'une minute.

Nous sommes heureux d'apprendre que l'un de nos visiteurs distingués de dimanche, M. l'abbé Huot, qui avait dû s'aliter à la suite d'une indisposition assez grave, est en bonne voie de rétablissement.

MM. F. X. Dufour et Clo. Lessard, de St-Joseph de Beauce, et M. Potvin, avocat de Fraserville, Qué., sont de passage à Edmonton. Lors d'un voyage effectué l'an dernier ces messieurs ont fait des achats importants de terrain dans notre ville; ils ont été très heureusement surpris de constater les progrès accomplis par la capitale durant les derniers mois.

Edmonton est la seule ville de l'Ouest où les opérations de banque soient en augmentation, pour juillet 1913, sur le mois correspondant de l'année dernière. Cette augmentation se chiffre à près d'un demi million.

Une véritable épidémie d'attaques nocturnes et de vols dans les maisons meublées semble s'être abattue sur notre ville depuis quelques jours. Depuis dimanche on signale trois attaques nocturnes et une demi-douzaine de vols dans des maisons meublées. La police a été impuissante à faire la moindre arrestation.

La valeur immobilière de la ville d'Edmonton a été fixée cette année à $187,941,920; l'assessement de 1912 se chiffrait à $109,-756,330.

M. Jos. Beauchamp est de retour d'un voyage de plusieurs semaines en Californie.

M. et Mme J. T. LaBissonnière font part de la naissance d'une fille, survenue le 1er août.

SOCIETE DU PARLER FRANÇAIS D'ALBERTA

Grande assemblée publique à St-Albert, dimanche 17 août 1913.

On nous prie d'annoncer qu'une grande assemblée de ralliement patriotique aura lieu à St-Albert le dimanche 17 août 1913. Tous nos compatriotes de St-Albert et des environs, y compris ceux d'Edmonton, sont instamment priés d'être présents.

Nous donnerons de plus amples détails sur cette réunion dans notre prochain numéro.

COURS DU MARCHE LOCAL

6 août 1913

Blé No 1 northern, 79c.
Blé No 2 northern, 77c
Blé No 3 northern
Blé No 4, 67c
Blé No 5, 58c.
Avoine No 1, 25c.
Avoine No 2, 21c.
Orge No 3, 34c.
Orge No 4, 34c.
Oeufs frais, la douz., 20½c.
Beurre frais, la livre, 18c.
Foin, mil, la tonne, $15 à $18.
Foin, coteau, la tonne, $13 à $14.
Foin, marais, la tonne, $12 à $13.
Porc, la livre, 7 1-2c.
Boeuf, la livre, 6 à 6 1-2c.

La nouvelle prison provinciale d'Alberta

Le gouvernemnt du Dominion vient de céder à la province d'Alberta l'emplacement et les baraquements de la Police Montée du Fort Saskatchewan pour la somme de $5,000. Il y a une douzaine de constructions et 200 acres de terre. La province fera démolir ces baraquements et construira une prison provinciale devant coûter $250,000. Le poste de police montée du Fort est le plus ancien de la province.

UN BANQUET EN L'HONNEUR DE Mgr ROY ET DE M. A. RIVARD

Suite de la 1ère page

et clairvoyant; sous ce rapport le R. P. Hudon croit pouvoir affirmer que les RR. PP. Jésuites sont à la hauteur de leur tâche.

L'accueil chaleureux et le dévouement inépuisable qu'ils ont trouvé chez les Canadiens-français d'Edmonton leur a été un encouragement précieux dans leur oeuvre et ce sera pour eux un soutien puissant à la poursuivre inlassablement pour le bien de l'idée française et de la foi catholique en Alberta.

M. Gariépy propose à l'assistance le nom d'un prêtre à qui l'on doit une grande partie de l'oeuvre de renaissance française accomplie depuis deux ou trois ans dans l'Ouest; ce nom doit être acclamé comme il le mérite, car si nous avons en Alberta depuis deux ans des congrès de langue française, c'est à celui qui le porte que nous le devons.

Ce nom c'est celui de M. l'abbé Ouellette. Après avoir consacré plusieurs années à amener des colons en Alberta, M. l'abbé Ouellette s'efforce de maintenir ici l'idée française dans toute son intégrité; ce prêtre dévoué a droit à la reconnaissance et aux félicitations de tous, et M. W. Gariépy est heureux de porter la santé d'un ouvrier aussi utile à la bonne cause.

Ces paroles de M. W. Gariépy sont applaudies chaleureusement et M. l'abbé Ouellette est l'objet d'une belle ovation lorsqu'il se lève pour répondre.

Le dévoué curé de l'Immaculée Conception est vivement ému des paroles qui viennent d'être prononcées et sa plus grande récompense est la pensée que ses modestes efforts comme colonisateur et comme organisateur aient pu porter des fruits. Il est toujours prêt à faire tout en son pouvoir pour maintenir des relations actives entre les Canadiens-français de l'Ouest et les centres d'activité intellectuelle et sociale de la province de Québec.

M. l'abbé Ouellette a été extrêmement touché que Mgr Roy ait bien voulu accepter de prêcher dimanche à l'église de l'Immaculée Conception; les paroles réconfortantes de l'évêque auxiliaire de Québec ont fait une impression profonde chez ceux qui les ont entendues.

C'est par des visites fréquentes de nos compatriotes distingués de la province de Québec que nous pourrons compléter notre oeuvre locale en faveur du français.

Mgr Roy, M. Adjutor Rivard et M. l'abbé Huot ne pourront jamais être remerciés assez d'être venus nous apporter la bonne parole avec tant d'éloquence.

M. W. Gariépy demande que tous les convives se joignent à lui pour remercier les Français présents au banquet; les membres de la colonie française d'Edmonton sont toujours au premier rang lorsqu'il s'agit de remplir des devoirs d'hospitalité, d'accueil et de patriotisme et leur présence est un gage précieux d'union entre la vieille France et la France d'Amérique. Ces paroles sont vivement applaudies.

M. Paul Mauvier, au nom de ses compatriotes, remercie les personnes présentes pour la marque de courtoisie dont elles viennent de faire preuve à l'égard des Français d'Edmonton.

On se sépara au chant de "O Canad." Le même soir Mgr P. E. Roy et M. Ad. Rivard prenaient le train du C. P. R. pour retourner à Québec.

TAILLEUR CANADIEN-FRANÇAIS

Nous regrettons d'avoir reçu trop tard pour ce numéro l'annonce d'un tailleur montréalais d'une excellente réputation qui vient de s'établir au No. 502 de l'Avenue Alberta. M. O. Lanctôt possède parfaitement son métier, il a fait dans ses prix, pour le mois d'août, des réductions considérables, et nous sommes certains que nos compatriotes feront, en lui donnant leur clientèle, à la fois une excellente affaire en même temps qu'un acte de bonne solidarité nationale. Q'on n'oublie pas de lire l'annonce de M. Lanctôt dans notre prochain numéro.

On désire échanger une bonne automobile de 25 H.P., marque Oakland, en très bon état, contre une paire de chevaux; on essaiera cette automobile de façon à prouver sa valeur. Aucune offre raisonnable ne sera refusée. S'adresser à MM. Evans & Dyson, rues Elizabeth et Queen, Edmonton.